Drouard, Jacques-Antoine. « La “révolution sexuelle” des frères Drysdale », *Cercles* 7 (2003) : 5-17 <www.cercles.com>. ©*Cercles* 2003. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable (loi du 11 mars 1957, al. 1 de l’art. 40). ISSN : 1292-8968.

Jacques-Antoine Drouard
Université de Paris III

LA « RÉVOLUTION SEXUELLE » DES FRÈRES DRYSDALE

Le nom des frères Drysdale est associé à l’histoire du mouvement néo-malthusien anglais. C’est à partir de 1822 que le mouvement néo-malthusien se développe dans le sillage du malthusianisme. On se souvient que Malthus (1766-1834) publie en 1798 *L’Essai sur le principe de population* dans lequel il préconise le mariage tardif et l’abstinence afin de mettre un frein à l’accroissement de la population. Les solutions de Malthus sont rejetées par les néo-malthusiens. Ces derniers adoptent les idées exposées dans *L’Essai sur le principe de population*, selon lesquelles la population tend à s’accroître au-delà de la nourriture dont elle dispose. Autrement dit, la population croît plus vite (c’est la progression géométrique) que les subsistances (c’est la progression arithmétique), provoquant ainsi un déséquilibre qui conduit l’humanité vers la famine. Pour ramener l’équilibre, Malthus distingue des moyens destructifs (le déséquilibre finissant par entraîner épidémies et guerres) et préventifs (la restriction volontaire de la natalité). Pour Malthus, la restriction volontaire de la natalité ne saurait en aucun cas être le fruit de l’adoption des moyens anticonceptionnels. La « *moral restraint* » que Malthus recommande, sorte de chasteté prolongée, réclame la continence la plus absolue de tous les humains jusqu’à l’âge de quarante ans, pour que son effet économique joue à plein. C’est cette solution que les néo-malthusiens anglais rejettent vigoureusement. Les néo-malthusiens refusent de mettre sur le même plan le manque de pain et le manque d’amour. Ils sont convaincus qu’il n’y a qu’une seule solution aux deux grands problèmes auxquels l’humanité est confrontée, à savoir la partage équitable des biens matériels et les joies de l’amour et cette solution, c’est la diffusion des procédés anticonceptionnels, de l’hygiène intime. Le précurseur du mouvement néo-malthusien anglais, Francis Place (1771-1854) considère qu’il faut être un surhomme pour s’abstenir de toute relation sexuelle avant l’âge de quarante ans, et qu’il est souhaitable de se marier jeune.

Les frères Drysdale sont nés à Édimbourg et ont évolué dans un milieu privilégié. Leur père, Sir William Drysdale, a assumé les fonctions de trésorier de la ville et a été chef de file du parti conservateur au conseil municipal. George Drysdale, l’aîné des deux frères, est né en 1825 et mort à Londres en

1904. Médecin néo-malthusien, sa pensée et des écrits ont considérablement influé sur la propagande néo-malthusienne britannique. Pourtant, sa vie reste entourée de mystères. George Drysdale fait des études brillantes. Ses camarades le surnomment G. R., Georgius Rex, en raison de ses résultats remarquables. Après sept années d'études à l'Académie Royale d'Édimbourg, il entre à l'Université de Glasgow où il fait ses humanités. Il est lauréat de nombreux prix. Il interrompt ses études de médecine pour rédiger *The Elements of Social Science or Physical, Sexual and Natural Religion ; an Exposition of the True Cause and Only Cure of the Primary Evils : Poverty, Prostitution and Celibacy,* véritable best-seller qui sera réédité trente-cinq fois et traduit dans la plupart des langues européennes au cours du XIXe siècle. Il publie son principal ouvrage, traité de quelque six cent pages, à compte d'auteur chez un éditeur londonien, Edward Truelove, et reste dans l'anonymat. Le succès des *Éléments de science sociale* est immédiat. Selon Paul Robin (1837-1912), le principal propagateur des idées néo-malthusiennes en France, « c'est la Bible de l'humanité ».

George Drysdale a de plein gré assumé les frais de traduction et de publication. Le prix des *Éléments de science sociale* doit être le moins élevé possible afin d'être acheté par le plus grand nombre d'hommes et de femmes possibles. Dans son ouvrage, il expose des idées radicalement nouvelles en matière de sexualité et propose de procéder à une « révolution sexuelle » en vue non seulement d'éradiquer la pauvreté, mais également de prévenir des catastrophes physiologiques et psychologiques épouvantables. D'une très grande timidité, George Drysdale n'a jamais tenu de conférences ni pris la parole en public afin de propager les idées néo-malthusiennes. C'est son jeune frère, Charles Robert, né à Édimbourg en 1827 et mort à Londres en 1907, connu principalement pour avoir été le président de la Ligue malthusienne anglaise, fondée en 1877, qui a été le propagandiste des idées de George. Ingénieur de formation, il décide pourtant de s'inscrire à University College à Londres, afin d'y étudier la médecine. Charles Robert a été influencé par son frère George à telle enseigne que non seulement il change de carrière pour devenir médecin, mais encore il adopte toutes les idées de son frère dont il devient le disciple. Charles Robert consacre sa carrière de médecin à deux domaines que son frère George juge essentiels, la prostitution et les maladies vénériennes. Les frères Drysdale ont produit une œuvre qui est aussi importante que mal connue. Tous deux médecins, auteurs de nombreux écrits, ils ont incontestablement marqué le courant néo-malthusien britannique. Pourtant, rares sont les ouvrages qui leur sont consacrés. Il faut dire qu'ils ont tous les deux farouchement veillé à préserver leur intimité. Les traductions de leurs traités et articles ne donnent lieu qu'à de brèves évocations et de courts élé-

ments biographiques. Ils ont même, à dessein, fait disparaître tout élément susceptible de contenir des informations sur leur vie privée. Peu de copies des *Éléments de science sociale* existent encore aujourd'hui. Le bombardement en 1940 de l'imprimerie de George Standring (1855-1924), l'imprimeur qui a publié les *Éléments de science sociale* après la mort d'Edward Truelove en 1898, interdit à tout jamais d'espérer trouver quelque documentation que ce soit sur les frères Drysdale.

George et Charles Robert se sont réparti les rôles. Des deux frères, George est le théoricien. C'est lui qui recommande aux hommes et aux femmes de changer leur comportement sexuel, c'est-à-dire d'avoir recours de façon systématique à la contraception, en vue d'éradiquer la pauvreté et les maladies vénériennes, les deux fléaux qui ravagent la société victorienne. George dédie son ouvrage « aux pauvres et à ceux qui souffrent ». Charles Robert, quant à lui, s'occupe de la propagation des idées néo-malthusiennes de son frère. La classe ouvrière est un public privilégié pour la propagande néo-malthusienne britannique.

À une époque où la pruderie des bonnes mœurs qui à table va jusqu'à interdire de proposer aux dames une cuisse de poulet ou au salon de laisser entrevoir les pieds des pianos, où les couple adultères sont mis au pilori par la publication dans le *Times* des détails scabreux des minutes de procès de divorce, où la sexualité qui est tout entière contenue dans la relation conjugale joue un rôle prédominant dans le système de valeurs morales, les frères Drysdale n'hésitent pas à prôner l'amour libre et l'abolition du mariage. Ils s'inscrivent en faux contre l'idée qu'une certaine mesure de continence sexuelle est nécessaire et même salutaire pendant certaines périodes de la vie, allant ainsi à l'encontre de l'idéologie sexuelle du XIXe siècle.

Horrifiés par la misère qui règne au XIXe siècle, les frères Drysdale ont à cœur de résoudre la question sociale, qui préoccupe tant les observateurs sociaux de la période victorienne. La question sociale est, pour les frères Drysdale, une question sexuelle. Ce n'est qu'en procédant à une « révolution sexuelle » que l'on parviendra à une société débarrassée des trois maux dont souffre la population, à savoir la pauvreté, la prostitution et le célibat. Comment définir la « révolution sexuelle » des frères Drysdale. Je propose dans un premier temps d'étudier la pensée médicale des frères Drysdale puis d'étudier leur pensée sociale, ce qui m'amène à dire qu'ils appellent de leurs vœux une autre société.

La pensée médicale des frères Drysdale

La pensée médicale des frères Drysdale s'exprime tout particulièrement dans les *Éléments de science sociale* qui comprennent quatre parties : la première s'in-

titule Religion physique et il y est essentiellement question des souffrances dues à l'abstinence de relations sexuelles. La deuxième, Religion sexuelle, est pour George Drysdale l'occasion de manifester son intérêt pour les maladies sexuelles chez l'homme et chez la femme et pour les conséquences physiologiques et psychologiques de l'abstinence : deux chapitres clés, l'un sur Malthus, l'autre sur « la pauvreté, sa seule cause et son seul remède » y figurent. De la deuxième partie des *Éléments de science sociale*, il ressort que la plupart des hommes et des femmes mènent une vie sociale et sexuelle misérable. La troisième partie, Religion naturelle, permet à George Drysdale de dénoncer quatre tyrannies : celle du sexe, celle de l'économie, celle de la religion et celle du politique. La dernière partie, Science sociale, est l'occasion de souligner l'importance de la contraception.

De la pensée médicale des frères Drysdale, quatre idées sont mises en relief. La toute première, c'est l'importance du corps humain. George et Charles Robert jugent la méconnaissance du corps humain condamnable. Ils déplorent les préjugés de l'homme vis-à-vis de la femme, censée incarner les valeurs spirituelles : la femme ne peut éprouver d'autre désir que celui de s'élever spirituellement. Ils rejettent les vertus que l'on attribue à la femme idéale : pudeur, chasteté, humilité, révérence, pureté. L'homme est le seul responsable car il prive la femme de son identité et de ses droits naturels. Il lui empêche d'accomplir ses devoirs sexuels notamment. George Drysdale, le théoricien, assure que la femme a, comme l'homme, l'obligation d'exercer dûment ses organes sexuels de façon que son état de santé ne se détériore pas. Il soutient que la femme éprouve, comme l'homme, des désirs sexuels qu'elle ne doit pas refouler.

Pour les frères Drysdale, une « religion physique » nous apprendrait que la maladie est un péché et que la sexualité et l'exercice des organes génitaux sont un devoir agréable. Selon eux, la nature prend sa revanche sur le corps humain sous la forme de maladies, si l'homme et la femme vont à l'encontre ou cherchent à aller à l'encontre de la nature. C'est la raison pour laquelle ils affirment que le fait de se maintenir en bonne santé est prioritaire. Afin d'y parvenir, ils recommandent à chaque individu d'avoir des relations sexuelles.

Ils estiment que le christianisme relègue les passions au rang de bestialité et fait du corps humain une prison pour l'âme. Ils rejettent, en outre, sur le christianisme la responsabilité d'avoir transformé l'ambiance morale en « complainte spirituelle ». À tort, l'abnégation, la privation, le sacrifice de soi sont perçus comme des actions admirables sur le plan moral. L'abnégation apprend aux hommes et aux femmes à réprimer leurs désirs sexuels. L'obligation de respecter le repos dominical ne suscite que l'ennui le plus profond, la

tristesse et représente une contrainte pour les ouvriers, qui n'ont que le dimanche pour se reposer. Pour les frères Drysdale, aller à l'église alors que le corps réclame de l'exercice physique, voilà le péché par excellence.

La deuxième idée, c'est l'importance de organes génitaux chez l'homme et chez la femme. George Drysdale et son frère Charles Robert estiment que l'abstinence est nuisible pour la santé. Après avoir décrit les organes génitaux de l'homme et de la femme, George Drysdale en vient à un point essentiel : ces organes sont aussi importants que le cœur ou les poumons et afin d'éviter leur atrophie, il recommande un nombre de rapports sexuels suffisants. Le principe de l'exercice est une loi générale qui s'applique à tout l'organisme, aux fonctions et aux émotions du corps humain. Si les organes sexuels ne reçoivent pas la somme d'usage qui leur est nécessaire normalement, ils s'affaiblissent, dépérissent et s'atrophient. Les frères Drysdale affirment que, si tel est le cas, les muscles, les nerfs, les glandes dont ils se composent ainsi que les organes voisins ne remplissent pas, voire pas du tout, leur fonction particulière. Dans ces conditions, il y a non seulement souffrance physique locale, mais également altération de la vigueur de tous les organes, dont la santé dépend de la santé sexuelle.

Leurs affirmations sont de nature à choquer les victoriens pudibonds. Ils enfreignent le code de morale sexuelle victorien en y abordant ces questions, et tout particulièrement la question de l'abstinence qui est « un mal, et plus particulièrement au cours des années qui s'écoulent juste après la puberté ». Ils étudient les conséquences de la continence sur la santé : que ce soit chez l'homme ou chez la femme, des perturbations se produisent et des symptômes maladifs se manifestent. Chez l'homme, l'agitation, la tristesse, la douleur et la tuméfaction des testicules apparaissent. L'homme est en proie au malaise, il n'a plus d'appétit, il fait des rêves pénibles et il a des troubles du sommeil. Les rêves érotiques accompagnés de pollution nocturne sont le résultat d'une continence prolongée. Chez la femme, l'abstinence, estiment-ils, se manifeste essentiellement par une irritabilité nerveuse, par des crampes, par des troubles de la menstruation, et par l'hystérie. La question de l'abstinence conduit à aborder une autre question qui obsède l'Angleterre au XIXe siècle : la masturbation. Les frères Drysdale s'inscrivent en faux contre le code des bonnes mœurs de la société victorienne. C'est donc le rôle prédominant de la sexualité dans le système de valeurs morales et l'abondance du flot discursif sur le sexe qu'ils souhaitent révolutionner.

Ils voient en la masturbation le pire remède à l'abstinence, et « l'une des causes les plus sérieuses et les plus fréquentes des maladies chez les jeune ». Ils conseillent à tout jeune homme ou à toute jeune femme qui pratique la masturbation de se rendre chez un médecin qui doit, à leurs yeux, accomplir

deux tâches essentielles : apporter une aide psychologique et prescrire le seul vrai remède, qui est d'avoir des relations sexuelles. Or les médecins ne donnent pas ce conseil à l'époque des frères Drysdale.

Tout autre traitement est voué à l'échec. L'idée selon laquelle la masturbation est nuisible est au centre de nombreux débats. La Bible est la première à condamner la masturbation parce qu'Onan, deuxième fils de Juda, a négligé ses devoirs religieux et tribaux : Onan a refusé de faire l'amour avec la femme de son frère Er, qui est mort. Cet épisode de la Bible, le XIXe siècle l'a modelé selon ses propres craintes. Dans l'article de l'*Encyclopaedia Britannica*, « Onania or Onanism », l'onanisme est qualifié d' « impropre, de dégoûtant et d'abominable ». Tous ces termes péjoratifs sont mis en italiques dans cet article qui ne recommande qu'un seul traitement : l'arrêt de cette pratique.

Au XIXe siècle, le portrait du masturbateur est brossé par certains et notamment William Acton, qui avance, dans son ouvrage de 1862, *The Functions and Disorders of the Reproductive Organs in Youth, Adult Age and in Advanced Life Considered in their Physiological, Social and Moral Relations* que la masturbation n'est pratiquée que par un certain type d'homme. Pour Acton, le masturbateur est un homme « au teint cireux, pâteux, ses mains sont humides et froides et sa peau est moite ». Pour les frères Drysdale, l'activité sexuelle doit commencer dès la puberté alors que pour Acton, la précocité est dangereuse et le jeune homme qui a des rapports sexuels précoces risque de terminer ses jours dans un asile de fous. Il faut attendre la fin des années 1890 pour que le corps médical cesse de parler des dangers de la masturbation et de considérer les masturbateurs comme un groupe à part. Là où les frères Drysdale font figure de pionniers, c'est lorsqu'ils recommandent d'avoir des relations sexuelles dès la puberté.

Deux autres questions les préoccupent, à savoir la prostitution et les maladies vénériennes. Pour les frères Drysdale, les deux questions sont liées : « la grande méthode qui consiste à prévenir les maladies vénériennes chez la femme et chez l'homme, c'est celle qui prévient la prostitution ». Ils s'efforcent de présenter les prostituées sous le meilleur jour possible et accusent la société : c'est elle qui force les filles à se prostituer. Ils analysent les causes de la prostitution. Ils ont certainement dû choquer leurs lecteurs lorsqu'ils affirment qu'une prostituée mène une vie plus naturelle qu'un homme ou une femme qui applique à la lettre les principes moraux que la religion inculque. Ils n'hésitent pas à dire que « la prostitution est de très loin préférable à l'abstinence de relations sexuelles, sans lesquelles, chaque homme et chaque femme sont condamnés à vivre une vie des plus contraires à la nature ».

À leurs yeux, la prostitution découle de deux grandes causes. La première est la pauvreté. La seconde cause est la nécessité d'avoir des relations

sexuelles et c'est là qu'apparaît le cœur de leurs préoccupations. Pour un homme, le recours à la prostitution est préférable à l'abstinence. La femme connaît une situation plus critique car elle n'a pas cette possibilité. Les prostituées sont donc victimes de la misère sexuelle des hommes. Il est ignominieux que l'on traite les prostituées avec mépris, s'insurgent-ils. Ils voient deux solutions à la question de la population : en premier lieu, il faut éduquer les femmes, les former afin qu'elles trouvent un travail qui leur assure de quoi subvenir à leurs besoins sans avoir à vendre leurs corps ; en second lieu, tout le monde doit pouvoir avoir des relations sexuelles sans craindre la conception.

Des maladies vénériennes de l'époque, la syphilis est de loin la plus répandue et constitue l'un des deux plus grands dangers, avec l'alcool, qui menacent les prostituées. Ils soulignent que les filles atteintes de la syphilis sont avant tout des victimes et non des pécheresses. Les frères Drysdale entreprennent de répandre parmi la population les connaissances nécessaires à la prévention de la syphilis. À la lecture des chapitres consacrés aux maladies vénériennes, on ne manque pas de constater que les frères Drysdale sont horrifiés car l'ignorance la plus totale de la population et des médecins constitue le plus grand danger. Les mesures d'hygiène qu'il convient de prendre après un rapport sexuel avec une prostituée sont expliquées : l'utilisation du préservatif est recommandée, les organes génitaux doivent être lavés avec le plus grand soin. Quant au préservatif, ils constatent que son usage est restreint en raison de la timidité dont font preuve ses utilisateurs. Ils critiquent les tenants de la moralité qui croient que le préservatif empêche la colère divine de s'abattre sur le pécheur sous la forme d'une maladie vénérienne quelconque. Affirmant que les maladies vénériennes sont l'occasion pour beaucoup de véhiculer des idées totalement fausses, ils essaient d'attirer l'attention de leurs lecteurs et de leurs lectrices sur l'ignorance des médecins ainsi que sur leurs erreurs. L'ignorance, la peur et la honte qui sont attachées à ces maladies sont les coupables qu'ils désignent.

Ils estiment qu'il est de leur devoir d'apprendre à leurs lecteurs et lectrices que les maladies vénériennes sont des maladies comme les autres, et qu'à ce titre, elles doivent être guéries sans donner lieu à des commentaires plus que désobligeants. Ils croient au travail d'éducation et de prévention afin d'enrayer la propagation des maladies sexuellement transmissibles. Ils voient dans le préservatif le meilleur moyen de prévention des maladies vénériennes. L'utilisation du préservatif est d'autant plus intéressante qu'elle permet également à la femme d'être protégée.

Outre le travail de prévention et d'éducation destiné avant tout aux classes laborieuses, la prostitution et les maladies vénériennes, insistent-ils, ne

disparaîtront que si chacun vit une vie sexuelle épanouie. Les plaisirs sexuels sont indispensables et s'ils ne peuvent être obtenus honorablement par l'amour, alors ils seront achetés par l'argent. Pour les frères Drysdale, il faut donc rendre l'amour et les relations sexuelles possibles en dehors du mariage. La « révolution sexuelle » des frères Drysdale se traduit également par une pensée sociale fort originale.

La pensée sociale des frères Drysdale

En effet, la contraception est à leurs yeux le seul remède à la pauvreté. Ils rejoignent Malthus quand ce dernier affirme que la surpopulation est à l'origine de la pauvreté. Mais ils affirment que seule la contraception, que Malthus avait fermement condamnée, est à même d'éradiquer la pauvreté. Là où ils font preuve d'originalité, c'est dans les solutions qu'ils proposent afin de résoudre la question sociale. Le sort des pauvres en Angleterre les intéresse et ils déplorent que, malgré des années de lutte pour améliorer leurs conditions de vie, leur situation n'ait guère changé. Ils décrivent les classes laborieuses et moyennes qui connaissent ou bien la famine du cœur, ou bien la maladie. Le puritanisme victorien rend à leurs yeux l'amour triste, pénible et malheureux pour chacun, en particulier si l'amour est recherché en dehors du mariage.

La pauvreté ne sera éradiquée que lorsque les différents moyens de contraception seront adoptés par la population. La question sociale est pour les frères Drysdale une question sexuelle. Comme tous ceux qui se réclament du courant néo-malthusien, ils affirment qu'un nombre trop élevé d'enfants engendre la pauvreté. Puisqu'ils sont convaincus que la pauvreté est à l'origine de la misère sexuelle, de l'alcoolisme, des maladies vénériennes et surtout de la prostitution, ils voient dans les différents moyens contraceptifs la solution à tous les maux dont souffre la société victorienne.

Ils dénoncent ceux qui prétendent que la contraception est contre nature et montrent que c'est l'abstinence elle-même qui est contre nature. La contraception n'est pas meurtrière comme le sont la guerre, la pauvreté ou la famine, que Malthus désigne sous le nom d'obstacles positifs. Quant à sa prétendue immoralité, ils affirment qu'elle est le seul moyen d'éradiquer la pauvreté et la prostitution. Les frères Drysdale ne croient pas du tout aux autres solutions censées résoudre la question sociale, tels le socialisme, l'émigration, l'organisation de l'industrie.

Une autre solution originale se trouve dans l'abolition du mariage qu'ils prônent purement et simplement. À l'époque où les frères Drysdale écrivent leurs traités, le mariage est la seule institution qui régule la sexualité. Le mariage constitue l'événement central de la relation sexuelle entre hommes et femmes, la pierre angulaire sur laquelle repose le bonheur futur des in-

dividus. Par conséquent, est rejetée comme déviante, immorale et contraire à l'ordre social, toute manifestation de la sexualité qui ne s'inscrit pas dans la famille. Le « vice solitaire » est pourchassé, notamment chez les adolescents et la masturbation devient l'obsession des éducateurs. La virginité des filles acquiert une valeur qu'elle n'a jamais eue auparavant dans la société britannique.

La critique de l'institution du mariage dans les *Eléments de science sociale* est acerbe. Le mariage est une institution abominable qu'il faut abolir afin de supprimer la misère sexuelle épouvantable dans laquelle vivent leurs concitoyens. Le mariage et la rigueur du code sexuel imposent les privations de l'amour à une part importante de la population. Si l'on admet, disent-ils, que le mariage est le seul moyen honorable pour tout homme et toute femme de se procurer les satisfactions sexuelles auxquelles ils ou elles ont droit, alors nombre d'individus en seront privés. Que faire de toutes celles et de tous ceux qui, en raison de leur laideur, n'ont trouvé personne à qui s'unir ? L'immensité de souffrances physiques et psychologiques de ces individus indique que c'est là que le bât blesse : le mariage n'est pas souhaitable dans la mesure où le bonheur de tous n'est pas assuré.

Tout d'abord, les frères Drysdale jugent impossible que les mariages reposent sur un « amour constant et solide ». Il est vrai que l'amour constant et invariable reste pour les partisans du mariage le seul amour honorable, le seul amour que l'on reconnaît comme moralement bon. En outre, l'homme et la femme ne savent pas le moins du monde s'ils se conviendront sexuellement. C'est ainsi que le mariage peut vite tourner au cauchemar. Le mariage fait surtout défaut au moment où l'homme et la femme en ont besoin. En effet, les frères Drysdale rappellent que le coït peut guérir de nombreuses maladies. Si le mariage continue à rester la seule institution où la sexualité est régulée, il faudra alors renoncer à guérir un grand nombre de maladies sexuelles et la prostitution ne disparaîtra pas.

Ils déplorent que la peur de rester vieille fille, ou le désir d'obtenir les avantages que le mariage procure, sont souvent le vrai motif qui pousse la femme à se marier. Pour les frères Drysdale, de telles unions ne sont que des cas de prostitution légalisée et le mariage devient le symbole de l'oppression de la femme.

À leurs yeux, le mariage constitue un monopole d'amour : monopole pour une classe limitée d'hommes et de femmes. Celles et ceux qui en sont exclus sont plongés dans les souffrances causées par la misère sexuelle, la prostitution et les maladies vénériennes. Le mariage est de fait réservé à des privilégiés qui ont dédaigné la grande responsabilité sexuelle à laquelle est soumis tout membre de la société : ne pas mettre au monde plus que notre jus-

te part d'enfants. Les familles nombreuses sont plus coupables que les prostituées. Il s'agit là d'un devoir qui est capital dans la pensée néo-malthusienne. Les frères Drysdale et les autres néo-malthusiens rejettent l'opinion de Malthus selon laquelle nul ne doit mettre au monde des enfants qu'il ne peut nourrir. Ce seraient uniquement les classes laborieuses et les pauvres qui se verraient imposer ce devoir, ce qui est contraire à la pensée des frères Drysdale. Le mariage est donc à l'origine des souffrances dues à l'absence de relations sexuelles, et c'est la raison pour laquelle son abolition doit permettre à chacun de vivre une vie sexuelle épanouie.

En affirmant que l'abolition du mariage mettra fin aux souffrances dues à l'abstinence, ils jettent les bases d'une autre solution originale pour le XIXe siècle : l'amour libre. Conséquence de l'abolition du mariage, l'amour libre est la clé du bonheur sexuel. Il va de soi que les moyens de contraception sont nécessaires au bonheur sexuel du couple.

La liberté qui découlerait de l'amour libre ne se transformerait pas en excès sexuels en tout genre, car la licence existe déjà. Elle est le fruit de l'absence d'une véritable morale sexuelle. Tant que les tabous qui pèsent sur la sexualité ne seront pas levés, tant que l'abstinence sera considérée comme une vertu, alors la licence perdurera.

L'amour libre, espèrent-ils, permettra de voir les relations humaines s'inscrire dans la durée et de parvenir à la franchise sexuelle. Ils estiment qu'il est du devoir de chacun d'être sincère et loyal envers son partenaire sexuel. La dissimulation en amour avilit ceux qui la pratiquent. C'est le code de morale sexuelle, et l'état de dépendance de la femme qui contribuent aux relations sexuelles clandestines. Pour les frères Drysdale, il y a impossibilité absolue d'avoir une morale sexuelle sincère et digne tant que le mariage constitue le seul arrangement honorable pour l'union des sexes et qu'il forme un lien indissoluble. L'attitude de la société est jugée déplorable car elle force les êtres humains à être des pickpockets de l'amour.

En outre, ils estiment qu'il est normal de vouloir diversifier ses expériences sexuelles. L'amour est une passion sujette au changement et ils se demandent s'il est possible d'aimer quelqu'un toute sa vie. Ils voient donc en l'amour libre le meilleur remède aux troubles physiologiques et sexuels que cause l'abstinence. Ils rappellent qu'il est naturel et normal d'avoir des désirs sexuels et qu'il est normal de vouloir les assouvir. La question sociale est pour eux une question sexuelle et médicale.

La « révolution sexuelle » qu'ils appellent de leurs vœux traduit l'intérêt qu'ils portent pour les questions de sexualité et ses conséquences sur la société. La philippique qu'ils prononcent contre la société victorienne témoigne d'une volonté forte de repenser la société.

Pour une autre société

Les changements radicaux en matière de comportement sexuel que les frères Drysdale proposent visent à parvenir à une société débarrassée de la prostitution, de la pauvreté et du célibat. Ces changements, la diffusion des procédés anticonceptionnels, l'abolition de l'institution du mariage, la pratique de l'amour libre, la levée des tabous qui pèsent sur la sexualité, ils n'ont eu de cesse de les proposer afin que la population tout entière en bénéficie.

Ces changements ne peuvent avoir lieu que si la société accorde une place capitale au corps humain. Une société dans laquelle chaque individu vit une vie sexuelle épanouie et dans laquelle la sexualité revêt une très grande importance, tel est le projet de société des frères Drysdale.

La « révolution sexuelle » qu'ils souhaitent n'est pas le prélude à une révolution sociale mais doit permettre d'aboutir au bonheur de l'individu. L'importance de la sexualité est clairement soulignée et bien avant d'autres médecins, George Drysdale et son frère établissent un lien entre le corps et l'esprit. L'esprit souffre quand le corps souffre et ils affirment que si chacun peut avoir une vie sexuelle épanouie, alors chacun est et restera en bonne santé. Si l'on cherche à aller à l'encontre de la nature, cette dernière prend sa revanche sous la forme de maladie. La société sera plus humaine, à condition de connaître le corps de l'homme et surtout de la femme et à condition de partir du principe que les organes génitaux sont des organes comme les autres.

Une société plus humaine, c'est également une société dans laquelle la limitation du nombre des naissances intervient et la limitation du nombre des naissances ne peut intervenir que si la population adopte les moyens de contraception. Limiter le nombre des naissances doit aboutir à une amélioration des conditions de vie.

La surpopulation ouvrière explique les salaires très bas des ouvriers, salaires qui ne permettent pas aux ouvriers de vivre dans des conditions décentes. Les frères Drysdale et les autres penseurs néo-malthusiens affirment que plus il y a d'ouvriers, moins les patrons les paient et que moins il y a d'ouvriers, plus les patrons les paient. C'est pourquoi ils s'adressent aux prolétaires et font appel à leur responsabilité personnelle. Ils les prient de songer aux devoirs qui leur incombent quand ils sont en situation d'engendrer. Ils leur montrent que ce qui fait la force des classes dirigeantes, c'est le nombre peu élevés d'enfants qu'elles mettent au monde.

Le nombre moins élevé de naissances doit permettre de parvenir à de meilleures conditions de vie. Les frères Drysdale savent que les changements qu'ils proposent doivent avoir lieu de manière ordonnée et concrète. Le projet de société qu'ils esquissent est le grand œuvre de leur vie. Tous deux méde-

cins, ils ont cherché à faire évoluer l'opinion publique vis-à-vis de la prostitution et des maladies vénériennes et au-delà de ces deux questions, vis-à-vis de la sexualité. Lorsqu'ils recevaient des patients dans leur cabinet, ils se considéraient comme des pionniers, tant les tabous qui pesaient sur la sexualité étaient importants.

Le formidable succès rencontré par les *Eléments de science sociale* et autres ouvrages des frères Drysdale tout au long de la période allant de 1854 à la première guerre mondiale montre bien qu'une partie de la population s'est intéressée aux questions qu'ils ont soulevées, sans pour autant avoir adopté leurs idées. Principaux propagateurs des idées néo-malthusiennes en Angleterre, notamment à travers la Ligue malthusienne anglaise qui voit le jour en juillet 1877, ils ont certainement dû voir en la baisse du taux de natalité enregistrée à la fin du XIXe siècle en Angleterre le fruit de leur travail de propagande (baisse de 30% depuis la création de la Ligue) et espérer que leur projet de société soit adopté par la population.

La « révolution sexuelle » que les frères Drysdale appellent de leurs vœux, la croisade qu'ils mènent contre les ravages causés par la pauvreté et plus tard l'intervention de l'État qu'ils sollicitent en font un cas original au sein du courant néo-malthusien britannique. Ils sont les seuls à leur époque à affirmer que la sexualité est une composante nécessaire au bonheur de l'individu et assurent que le noyau du bonheur dans la vie est le bonheur sexuel. Ce qui leur importe, c'est un changement radical en matière de comportement sexuel. Leurs idées révolutionnaires pour l'époque n'ont pas été vues comme dangereuses pour la société mais certainement comme des idées progressistes. Le sens qu'ils entendent donner à leurs propositions, que j'ai regroupées sous le nom de « révolution sexuelle », montre une grande ouverture d'esprit et avant tout l'échec du moralisme sexuel de leur époque où les discours sur le sexe ont été très présents.

BIBLIOGRAPHIE

Acton, William. *The Functions and Disorders of the Reproductive Organs in Youth, Adult Age and in Advanced Life Considered in their Physiological, Social and Moral Relation*. 1857. Londres : Churchill, 1862.

Drysdale, George. *The Elements of Social Science ; or Physical, Sexual and Natural Religion ; An Exposition of the True Cause and Only Cure of the Primary Evils : Poverty, Prostitution and Celibacy*. Londres : publié par Edward Truelove, 1854.

Malthus, Thomas Robert. *An Essay on the Principle of Population, as it Affects the Future Improvement of Society (1798), edited with an introduction and notes by Geoffrey Gilbert*. Oxford : Oxford University Press, 1999.